

À propos du document ci-dessous

Le document ci-dessous est le septième chapitre de l'ouvrage de Lydia Jaeger :

Vivre avec la mort, coll. Éclairages, Charols / Vaux-sur-Seine, Excelsis / Édifac, 2013, p. 78-91.

Cet extrait est hébergé sur le site personnel de Lydia Jaeger :
<http://ljaeger.ibnogent.org/>

Le livre dont est extrait ce document peut être acheté sur :
www.xl6.com

7

Jésus et Socrate devant la mort

La mort du Christ a une importance capitale pour nous; c'est pourquoi nous nous sommes concentrés, dans les pages précédentes, sur l'analyse de son rôle pour notre salut. Mais il ne faut jamais perdre de vue que cette mort ne relève pas du domaine de la spéculation ou de la réflexion théologique : la mort de Jésus ne nous sauve que parce qu'il est *réellement* mort. Du coup, il est légitime de demander comment Jésus a expérimenté lui-même la fin de sa vie terrestre. Comment a-t-il affronté sa propre mort? Les évangiles, et donc aussi leurs récits des dernières heures de Jésus, sont sans doute les textes les plus commentés de la littérature universelle. L'habitude nous empêche parfois de saisir toute leur profondeur et leurs spécificités. C'est pourquoi il peut être utile de les lire en comparaison avec d'autres récits. L'éclairage comparatif nous vient ici du dernier entretien de Socrate avec ses amis au moment de son exécution par empoisonnement. Platon le met en scène dans le dialogue intitulé le *Phédon* que l'on classe parmi les dialogues de sa maturité, du milieu de

sa vie de philosophe. Le temps entre l'exécution de Socrate, qui eut lieu à Athènes en 399 avant Jésus-Christ, et la rédaction du *Phédon* est difficile à estimer. Nous ne nous laisserons pas arrêter par la question de savoir si le *Phédon* nous dresse un tableau historiquement fiable des dernières heures de Socrate. En fait, on peut penser que Platon, dans ce texte, va au-delà de la vérité historique pour exposer ses propres convictions philosophiques (comme la doctrine des Idées, par exemple). Ce qui suit n'a nullement la prétention de constituer un commentaire philosophique achevé de ce dialogue qui a marqué l'histoire de la pensée occidentale. De même, je ne tenterai pas non plus d'exégèse qui suivrait le fil des textes évangéliques sur les heures précédant la mort de Jésus. Quelques prises de vue très partielles feront simplement ressortir similitudes et contrastes dans les attitudes respectives de Socrate et de Jésus à l'approche de la mort¹.

D'abord, on peut s'interroger sur l'autorité qui permet à l'un et à l'autre de trouver courage et orientation face à la mort : si chez Socrate les preuves rationnelles de l'immortalité de l'âme sont sur le devant de la scène, Jésus se réfère aux textes bibliques pour éclairer les événements et trouver la force d'aller jusqu'au bout. La discussion des preuves de l'immortalité de l'âme occupe l'essentiel du dialogue du *Phédon*. Socrate développe plusieurs lignes argumentatives et discute de possibles objections : dans

1. Toutes les citations proviennent de la traduction d'Émile Chambry (Paris, Flammarion, 1965). Entre parenthèses sont indiqués d'abord le numéro du paragraphe dans cette édition et ensuite la numérotation de l'édition d'Henri Estienne (Lyon, 1578) que reproduisent pratiquement toutes les éditions modernes.

une conception cyclique de l'existence, « aucune chose ne saurait naître que de son contraire », la vie provient de la mort et la mort de la vie. C'est pourquoi les âmes des défunts doivent continuer à exister, car autrement elles ne pourraient revenir à la vie (§ XV-XVI, 70c-72a). Aussi, dans la mesure où nous ne pouvons rien connaître véritablement à l'aide des sens (car le monde sensible est imparfait), toute connaissance n'est que réminiscence : à l'occasion d'impressions sensibles, l'âme se rappelle ce qu'elle a vu dans le monde parfait des Idées. « Apprendre n'est pas autre chose que se ressouvenir. » La préexistence des âmes est donc nécessaire pour connaître quoi que ce soit (§ XVIII, 72e-73e). Et encore le caractère « simple », c'est-à-dire non composé de l'âme empêche sa désintégration, car seuls des objets composés peuvent cesser d'exister (§ XXV-XXVIII, 78b-80b). La validité de tels arguments dépend évidemment dans une large mesure du cadre plus large de la philosophie platonicienne, et en particulier de son dualisme qui fait une distinction entre le monde matériel et le monde des Idées. Mais c'est en tout cas ici que le Socrate du *Phédon* cherche à apaiser la peur qu'éprouvent devant la mort ceux qui sont moins avancés que lui sur le chemin de la philosophie. Craindre que l'âme se dissipe au moment de la mort, c'est se comporter « comme des enfants » qui ont peur du « croquemitaine » (§ XXIV, 77d-77e). Mais « les vrais philosophes s'exercent à mourir et [...] ils sont, de tous les hommes, ceux qui ont le moins peur de la mort ». Car ils recherchent toute leur vie la connaissance qui n'est pleinement accessible que lorsqu'on est enfin libéré des imperfections du monde sensible (§ XII, 67d-68b).

En dépit de la place prépondérante accordée à l'argumentation rationnelle, Socrate concède que les conclusions auxquelles elle aboutit ne sont qu'un « radeau » sur laquelle il faut « se risquer à faire [...] la traversée de la vie, à moins qu'on ne puisse la faire sûrement et avec moins de danger sur un véhicule plus solide, je veux dire sur une révélation divine » (§ XXXV, 85d). Mais une telle révélation divine n'est pas disponible pour Socrate. Il en est tout autrement pour Jésus : non seulement il connaît la Parole que le Dieu d'Israël a adressée à son peuple, mais encore cette révélation le guide pas à pas sur le chemin de la Passion. Constamment, Jésus se réfère à la Bible hébraïque pour éclairer ce qui se passe, pour savoir comment se comporter, pour encourager les autres. Ainsi, Jésus choisit d'entrer à Jérusalem quelques jours avant sa mort, sous les acclamations de la foule et monté sur un âne (Mt 21.1-9), en référence à la parole du prophète Zacharie (9.9, BC) :

Sois transportée d'allégresse,
Fille de Sion!
Lance des clameurs,
Fille de Jérusalem!
Voici ton roi, il vient à toi;
Il est juste et victorieux,
Il est humble et monté sur un âne,
Sur un ânon, le petit d'une ânesse.

De même, dans l'expérience très douloureuse de trahison par ses amis les plus intimes, Jésus trouve dans la prophétie biblique le courage de persévérer et d'échapper à l'amertume. Car il sait que Zacharie (13.7) avait annoncé cet abandon : « Cette nuit même, vous allez tous m'abandonner, car on lit dans les Écritures : “Je tuerai le berger,

et les moutons du troupeau partiront de tous côtés” » (Mt 26.31, FC). C’est pourquoi il peut ajouter aussitôt : « Mais, une fois ressuscité, je vous précéderai en Galilée » (Mt 26.32, TOB). Toujours en référence à l’Écriture, il renonce à toute résistance au moment de son arrestation, car autrement « comment [...] s’accompliraient les Écritures, d’après lesquelles il doit en être ainsi? » (Mt 26.54, cf. 56).

Comment Jésus savait-il que ces textes parlaient de lui? En absence d’indications claires dans les évangiles, nous ne pouvons que spéculer. Nous savons qu’il est passé, comme tout être humain, par les méthodes habituelles d’apprentissage des textes (cf. Lc 2.52). C’est peut-être son expérience de la communion intime avec le Père qui l’a amené à se reconnaître lui-même dans les textes scripturaires qu’il méditait². Ce qui est clair en tout cas, c’est le rôle pivot joué par les Écritures pour Jésus dans toute sa vie et encore plus à l’approche de sa mort.

Les sept paroles du Christ en croix

Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font.

(Lc 23.34)

En vérité, je te le dis, aujourd’hui tu seras avec moi dans le paradis.

(Lc 23.43)

Jésus, voyant sa mère et, près d’elle, le disciple qu’il aimait, dit à sa mère : *Femme, voici ton fils*. Puis il dit au disciple : *Voici ta mère*.

(Jn 19.26-27)

-
2. Je suis ici une suggestion d’Henri Blocher. Si le Fils de Dieu dépendait tant de la lecture biblique pour comprendre sa vie, n’est-ce pas, à plus forte raison, le cas pour nous?

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?
(Mt 27.46; Mc 15.34)

J'ai soif. (Jn 19.28)

Tout est achevé. (Jn 19.30)

Père, je remets mon esprit entre tes mains. (Lc 23.46)

La place centrale de la Bible dans la piété de Jésus se manifeste suprêmement dans ses prières à la croix. C'est en particulier le livre de prières d'Israël, les Psaumes, qui lui fournit les mots mêmes qui vont le soutenir jusque dans l'épreuve suprême. Ainsi Jésus exprime-t-il son désarroi d'être délaissé du Père par les paroles ouvrant le Psaume 22 : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » (Mt 27.46; Mc 15.34). Et c'est une citation du Psaume 31 (v. 6) qui accompagne son dernier souffle : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (Lc 23.46).

Ces textes mettent en lumière un autre aspect sur lequel il est pertinent de comparer le comportement de Jésus à celui de Socrate : la prière, inspirée de la lecture biblique, a joué pour le Christ un grand rôle à l'approche de la mort. Non que la prière soit absente du *Phédon*. Socrate s'enquiert, au moment de boire la coupe de poison, s'il est permis d'en offrir « en libation à quelque dieu ». Quand il apprend que la quantité est juste suffisante pour assurer la mort du condamné, il répond : « J'entends [...] Mais on peut du moins et l'on doit même prier les dieux pour qu'ils favorisent le passage de ce monde à l'autre; c'est ce que je leur demande moi-même et puissent-ils m'exaucer! » (§ LXVI, 117b-117c). Sa dernière parole est un ordre donné à son ami d'offrir un sacrifice : « Criton,

nous devons un coq à Asclèpios; payez-le, ne l'oubliez pas » (§ LXVI, 118a). Ces actes de piété sincères (on ne fait pas semblant à l'article de la mort!) ne laissent pourtant en rien présager d'une relation personnelle qu'aurait entretenue Socrate avec les dieux. On ne trouve pas de prière formulée à la deuxième personne; on est loin du dialogue soutenu qu'a eu Jésus avec son Dieu. Les Évangiles synoptiques nous en donnent quelques aperçus quand ils décrivent en particulier la prière de Jésus dans le jardin de Gethsémané.

Le combat de Jésus dans la prière à Gethsémané

Là-dessus, Jésus arrive avec eux au lieu dit Gethsémané et il dit aux disciples : Asseyez-vous ici, pendant que je m'éloignerai pour prier. Il prit avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée. Il commença alors à éprouver la tristesse et l'angoisse, et il leur dit : Je suis triste à mourir; demeurez ici et veillez avec moi. Puis il s'avança un peu, tomba face contre terre et pria ainsi : Mon Père, si c'est possible, que cette coupe s'éloigne de moi! Toutefois, non pas comme moi, je veux, mais comme toi, tu veux. Il vient vers les disciples, qu'il trouve endormis; il dit alors à Pierre : Vous n'avez donc pas été capables de veiller une heure avec moi! Veillez et priez, afin de ne pas entrer dans l'épreuve; l'esprit est ardent, mais la chair est faible. Il s'éloigna une deuxième fois et pria ainsi : Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite! Il revint et les trouva encore endormis; car ils avaient les yeux lourds. Il les quitta, s'éloigna de nouveau et pria pour la troisième fois en répétant les mêmes paroles. Puis il vient vers les disciples et leur dit : Vous dormez encore, vous vous reposez! L'heure s'est approchée; le Fils de l'homme est livré aux pécheurs. Levez-vous, allons; celui qui me livre s'est approché.

Matthieu 26.36-46

Matthieu, Marc et Luc rapportent la triple prière de Jésus avant qu'il accepte d'aller à la croix. Les paroles qu'ils retiennent ne sont que le résumé d'une prière qui a dû occuper un laps de temps assez important, pour que les disciples aient pu s'endormir plusieurs fois. Matthieu en particulier fait ressortir le cheminement parcouru par le Fils de Dieu dans la prière, jusqu'à sa pleine acceptation de la volonté de son Père. S'il prie la première fois que la coupe s'éloigne de lui, si cela est possible, la formulation de sa prière se renverse la deuxième fois : « Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite! » Sachant que le salut du monde passe par sa mort, Jésus prie maintenant pour trouver la force d'aller jusqu'au bout dans l'accomplissement de la volonté du Père. C'est ici sans doute la cause de la différence radicale entre le comportement des disciples et celui de Jésus : ils ont dormi pendant que leur Maître se préparait à l'épreuve suprême. C'est pourquoi ils n'ont pas tenu ferme, mais se sont enfuis. Car « celui qui se met à genoux devant Dieu peut tenir debout devant les hommes³. »

L'acceptation de la mort s'est donc faite au prix d'un véritable combat intérieur, combat qui a mené Jésus de la tristesse et de l'angoisse au calme souverain qui caractérise son attitude à partir de ce moment, à travers son arrestation, son procès et jusqu'au supplice de la croix : il se pré-

3. L'origine de cette citation ne m'est pas connue avec certitude. Elle est attribuée plusieurs fois sur la toile à Wilhelm Busch, pasteur de la jeunesse à Essen en Allemagne, qui rentra en conflit avec les autorités nazies dans la mesure où celles-ci voulaient imposer leur monopole dans les activités de jeunesse (cf. <http://www.cvjm-bayern.de/article.php?article=654&channel=100>, consulté le 5 avril 2012).

sente devant tous ceux qui l'arrêtent, l'interrogent, le torturent, se moquent de lui et le crucifient enfin, avec la tranquille assurance du vainqueur (cf. Mt 26.63; 27.12-14). Nous retrouvons un même calme impressionnant chez Socrate. Voici comment Phédon, présent pendant les dernières heures de Socrate, décrit l'attitude de celui-ci au moment de boire le poison. Quand le garçon chargé d'apporter la coupe remplie du breuvage mortel, la tendit à Socrate, ce dernier « la prit avec une sérénité parfaite [...], sans trembler, sans changer de couleur ni de visage [...] Tout en disant cela [invoquant la bénédiction divine], il portait la coupe à ses lèvres, et il la vida jusqu'à la dernière goutte avec une aisance et un calme parfaits » (§ LXVI, 117b-117c). Son attitude impressionne tellement ses amis que Phédon dit même que Socrate « semblait heureux [...], à en juger par sa manière d'être et ses discours, tant il montrait d'intrépidité et de bravoure devant la mort » (§ II, 58e). Mais – et c'est ici une différence notable entre Socrate et Jésus – le *Phédon* ne souffle pas mot d'un quelconque combat intérieur à l'issue duquel Socrate aurait trouvé sa sérénité. Rien ne vient, semble-t-il, troubler son impassibilité. Au contraire, il prône la maîtrise des passions et des sentiments, car « l'âme du vrai philosophe se tient à l'écart des plaisirs, des passions, des chagrins, des craintes, autant qu'il lui est possible » (§ XXXIII, 83b)⁴.

4. Ce qui l'amène à empêcher toute femme d'être témoin de ses derniers instants, de peur qu'elle se mette à pleurer (§ LXVI, 117d). Le contraste est saisissant avec le récit des évangiles, qui montrent non seulement des femmes au pied de la croix (Jn 19.25-27), mais encore être les premiers témoins du tombeau vide (Mc 16.1ss).

Le comportement de Socrate est en parfaite adéquation avec sa vision philosophique : convaincu qu'il est du dualisme entre le monde des Idées et le monde matériel, le corps est la « prison » de l'âme. Celle-ci est « enchaînée et soudée [... au] corps et forcée de considérer les réalités au travers [... du] corps comme au travers des barreaux d'un cachot » (§ XXXIII, 82e). La mort vient alors parachever le cheminement vers la connaissance du réel sur lequel le philosophe s'est engagé dès son vivant. Rappelons-nous que la dernière parole de Socrate incite son ami à offrir un coq à Asclépios. Il était de coutume que ceux qui avaient expérimenté une guérison accomplissent un tel geste. Pour Socrate, la vie est donc une maladie, dont la mort permet de guérir.

Savoir mourir ou vaincre la mort

Pâques? [...] Socrate sut mourir, le Christ vainquit la mort en tant que *eschatos echthros*⁵ [dernier ennemi] (1 Co 15.26). Savoir mourir ne signifie pas encore vaincre [la] mort. Savoir mourir est du domaine des possibilités humaines, la victoire sur la mort s'appelle résurrection.

Dietrich Bonhoeffer, lettre du 27 mars 1944⁶

Si l'attitude de Jésus au jardin de Gethsémané contraste tant avec l'impassibilité de Socrate, c'est que la vision biblique de la mort se démarque nettement de la perspective grecque : l'homme est créé, corps et âme, par Dieu; la matière, trouvant son origine dans l'acte de

5. En lettres grecques dans le texte.

6. D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, éd. C. Gremmels, E. et R. Bethge, Genève, Labor et Fides, 2006, p. 301. Le théologien allemand, membre actif de la résistance, sera exécuté le 9 avril 1945, sur ordre exprès du Führer.

création, est bonne et non pas à rejeter. La mort n'est donc pas la libération de l'âme de son emprisonnement dans la matière. Elle ne faisait pas partie du plan initial de Dieu pour l'homme, mais est un jugement intervenu à la suite de la rébellion de l'être créé en image de Dieu, contre son Créateur. Le croyant biblique ne peut accueillir la mort comme si elle était une guérison. Elle reste le dernier ennemi dont nous attendons encore la défaite finale.

Cette différence reconnue, il peut néanmoins paraître surprenant que Jésus tremble tant à l'idée de la mort. Il avait prédit lui-même qu'il donnerait sa vie pour le salut du monde : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude » (Mt 20.21). Il savait qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort (Mt 16.21 ; 17.23 ; 20.19). Et jusqu'au bout, il garde l'espérance d'entrer, au moment même de sa mort, dans la présence de Dieu ; car il promet à un des brigands crucifiés à côté de lui que celui-ci sera *aujourd'hui* avec lui au paradis (Lc 23.43).

La peur qu'a éprouvée Jésus à l'approche de la mort nous rappelle d'abord que Dieu n'a pas fait semblant quand il est devenu homme. De cette façon, la mort qu'a subie Jésus-Christ n'est pas une apparence ; non, il l'a éprouvée avec le lot de souffrances et de peurs qui accompagnent le déliement contre nature que constitue la mort pour l'homme. Comme l'exprime l'épître aux Hébreux (2.17-18) :

Aussi devait-il devenir en tout semblable à ses frères, afin d'être un grand prêtre compatissant et digne de confiance dans le service de Dieu, pour faire l'expiation des péchés du

peuple. Car du fait qu'il a souffert lui-même quand il a été mis à l'épreuve, il peut secourir ceux qui sont mis à l'épreuve.

Il faut pourtant pousser encore plus loin le discernement pour vraiment comprendre la profondeur de l'angoisse expérimentée par le Christ à Gethsémani. Car comme le fait remarquer Jean Calvin :

Que le lecteur considère combien il serait honorable pour le Christ d'avoir été plus craintif et peureux que beaucoup de personnes manquant de cœur! Les brigands et les malfaiteurs s'emballent pour affronter la mort; certains la méprisent tellement qu'il semble que ce soit un jeu pour eux; d'autres la supportent avec calme. [...] Quelle honte pour le Fils de Dieu d'être aussi efféminé et de se tourmenter au sujet de la mort commune...^{7!}

Non, ce n'est pas simplement la mort commune à tous les hommes que Jésus a tant redoutée. Sa prière demande précisément que « cette coupe s'éloigne de » lui. La coupe désigne, dans l'écrasante majorité des emplois dans la Bible hébraïque et dans la littérature juive antique, la coupe de la colère de Dieu⁸. Son jugement impose de

7. *Institution de la religion chrétienne*, II, XVI, 12, mise en français moderne par Marie de Védrines & Paul Wells, Aix-en-Provence/Charols, Kerygma/Excelsis, 2009, p. 455-456.

8. Volker GÄCKLE, « Zur Deutung des Todes Jesu in den Evangelien », dans V. GÄCKLE, sous dir., *Warum das Kreuz? Die Frage nach der Bedeutung des Todes Jesu*, Wuppertal, Brockhaus, 1998, p. 62, indique 19 fois où le mot est utilisé avec un sens métaphorique dans la Bible hébraïque. Dans 17 cas, la référence est au jugement de Dieu. (Les deux seules exceptions – Psaumes 16.5; 116.13 – emploient le terme au sens positif, mais également dans un cadre juridique). Voir *ibid.* pour des références dans des écrits juifs de l'Antiquité.

boire la coupe jusqu'à la lie, remplie de vin aux effets funestes (És 51.17, 22) :

Ressais-toi, Jérusalem, ressais-toi et lève-toi. Le Seigneur t'avait tendu la coupe remplie de sa colère, et tu as dû la boire jusqu'à la dernière goutte, jusqu'à en avoir le vertige. [...]

Voici ce que déclare le Seigneur, ton Maître, ton Dieu, qui prend la défense de son peuple : « Je vais reprendre de tes mains la coupe qui donne le vertige, la coupe de ma colère. Tu n'auras plus à y boire. »

Le dernier livre du Nouveau Testament reprend la même image quand il désigne les jugements infligés au monde par des coupes de colère de Dieu (Ap 14.10). Si par la suite, la « coupe » est venue à désigner la souffrance au sens plus large, c'est justement en écho à la prière de Jésus au jardin de Gethsémané. Mais dans son contexte originel, il ne fait pas de doute que le Fils appréhende précisément le jugement de Dieu sur le péché qu'il sera amené à porter sur la croix. Assurément, toute mort est fondamentalement une expression du jugement de Dieu sur le péché, car elle intervient à la suite de la condamnation originelle : « Le jour où tu en mangeras, tu mourras immanquablement » (Gn 2.17). Jésus a certainement, dans la pureté de sa conscience non entachée de péché, vécu de façon beaucoup plus aiguë que nous cet aspect de punition inhérent à la mort humaine. Qu'il prie pourtant que la *coupe* s'éloigne de lui montre que c'est plus précisément la perspective d'être abandonné par son Père qui motive son angoisse. Tout en sachant que le chemin de croix est nécessaire pour le salut de l'humanité, il ne peut envisager qu'avec effroi de se trouver ainsi privé de la communion intime avec son Père qui l'avait porté jusque-là :

Combien les tourments qu'il a endurés ont été horribles au point de l'effrayer, puisqu'il savait qu'il avait à répondre devant le tribunal de Dieu, en tant que coupable, de tous nos méfaits⁹.

Que Jésus – contrairement à Socrate – doive lutter pour vaincre la peur à l'approche de la mort, ne résulte donc pas seulement du fait que la mort reste dans la perspective biblique un malheur que subit l'homme à cause du péché. Son attitude s'explique, avant tout, par le fait que sa mort a une portée plus large qu'un drame personnel : à la croix se joue le salut de l'humanité, car Christ y a pris sur lui le châtement de nos péchés.

Un dernier aspect de l'attitude de Jésus devant la mort mérite mention : le combat intérieur à Gethsémané, les souffrances physiques et morales qu'il éprouve à Golgotha cohabitent avec la tranquille conviction d'être en fin de compte celui qui remportera la victoire. Au moment de son arrestation, il défend à Pierre de prendre les armes, car il est fort de la conviction qu'il pourrait faire appel à une armée bien plus puissante si cela n'était pas contraire au projet de salut qu'il doit accomplir : « Remets ton épée à sa place; car tous ceux qui prennent l'épée disparaîtront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse pas supplier mon Père, qui me fournirait à l'instant plus de douze légions d'anges? » (Mt 26.52-53). Au moment de son procès devant le Sanhédrin, il n'hésite pas à affirmer son règne à venir : « Je vous le dis, désormais vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et venant sur les nuées du ciel » (Mt 26.64). Jésus telescope ici deux

9. *Institution de la religion chrétienne*, II, XVI, 12, p. 456.

passages de la Bible hébraïque. Psaumes 110.1 annonce que le Messie aura le privilège de s'asseoir à la droite du Seigneur, place qui signifie l'honneur suprême et la participation au règne de Dieu. La vision de Daniel (7.13-14) dépeint un fils d'homme à qui Dieu « donna la domination, l'honneur et la royauté; tous les peuples, les nations et les langues se mirent à le servir. Sa domination durera toujours, elle ne passera pas, et son royaume ne sera jamais détruit. » Au moment même de passer en jugement, Jésus affirme ainsi que toute l'histoire culmine en lui.

Rien de comparable ne se trouve dans l'attitude de Socrate. Tout en envisageant sa mort avec une grande dignité, celui-ci ne prétend nullement à un destin particulier qui le distinguerait des autres hommes. Il n'a pas même l'assurance d'avoir réussi sa quête de la véritable sagesse. Certes, il espère être du nombre des « vrais philosophes » et n'a reculé devant aucun effort pour trouver la sagesse. Mais l'interrogation persiste : « M'y suis-je appliqué comme il le fallait, ai-je quelque peu réussi? Je vais savoir la vérité en arrivant là-bas, s'il plaît à Dieu, dans quelques heures » (§ XIII, 69d). Quel contraste avec le Crucifié qui promet au brigand : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Lc 23.43). Non seulement Jésus est convaincu qu'il sera auprès de son Père, mais il promet par surcroît le salut au brigand qui se confie en lui. Cette conscience aiguë de sa personne et de sa mission est-elle fondée? Le chef des soldats a répondu à la question en s'exclamant : « Cet homme était vraiment Fils de Dieu » (Mc 15.39). Il revient à chacun de répondre pour lui-même.